

# Les racines de la violence

«**Le sommeil de la raison engendre des monstres**»

(F. de Goya)

Il est difficile, aujourd'hui, d'expliquer la spectaculaire évolution de la violence (fondamentalement masculine) dans la société algérienne et de rendre compte, à la fois, de son étendue dans ses différentes formes d'expression et de sa vaste complexité dans le champ social. Comme, il est difficile de donner une définition de cette notion polysémique, qui désigne au sens le plus courant l'usage de la «force» physique et du pouvoir contre autrui et caractérise, ainsi, des êtres humains «frustrés» et «brutaux». On assiste, en effet, depuis trois décennies à un incontestable accroissement de flambées de violence, qui s'étend de manière épidémique sous une forme émeutière sans leaders identifiables, et qui ne semble trouver ni solutions ni remèdes. C'est une violence d'en-bas, spontanée, pervertie et travestie, profondément perturbatrice de l'harmonie sociale et qui ne semble épargner aucune catégorie de la population. Une violence souveraine qui erre parmi les hommes et dont personne ne parvient à lui mettre la main dessus. Elle survient quand les liens communica-tionnels communau-taires sont perturbés, quand s'effondre tout un monde de significations et de valeurs, quand l'environnement avec lequel on est en contact n'est plus consistant ; bref quand les hommes cessent de s'entendre et deviennent étrangers les uns aux autres. C'est une violence nerveuse, d'une société qui vit en constante «bouderie», nourrie d'un capital de haine et de méfiance, sans objet apparent, devenue une ambiance, socialement pratiquée et valorisée par les jeunes et les moins jeunes ; parce que considérée, la plupart du temps, comme une réaction active contre la domination d'un pouvoir obscurci par des institutions en décalage profond avec la société.

## Violence et pouvoir

Un pouvoir, qui a engendré une masse plus ou moins abondante d'hommes et de femmes voués à rester durablement ou même définitivement «inemployables» ; c'est-à-dire, des êtres qui n'appartiennent plus, ou à peine, à la société. Dans la Grèce antique, on appelait cette forme d'exclusion, le «pharmakos» : les déchets humains. Un système qui a procédé à l'enrichissement spectaculaire d'une partie de la population et à l'appauvrissement des classes défavorisées et moyennes. Si bien qu'en Algérie, aujourd'hui, «il y a les grands, il y a les pauvres, et ils ont besoin les uns des autres, les premiers pour placer leurs richesses dans le ciel par leurs aumônes, les seconds pour ne pas mourir de faim». (P. Veyne) Un pouvoir autiste, avec un état continué d'agitation portant la marque de l'esprit de conformisme totalitaire, qui a modulé depuis des décennies le psychisme de la jeunesse. C'est donc à une violence profondément haineuse et persistante, à laquelle on assiste, difficile à démotiver puisqu'elle n'a pas de motivations explicites et à démobiliser puisqu'elle

n'a pas de mobiles apparents. Issue d'une frustration systémique, c'est une violence qui ne disparaît pas, ne diminue pas, elle se transforme seulement. Considérée comme un mal, cette forme de violence est vigoureusement combattue dans toutes les sociétés humaines ; parce qu'elle agite toujours la menace du désordre et du chaos. Mettant en évidence le côté obscur de la nature humaine, elle contient, dans chaque société, sa propre interprétation : ce qu'il faut apprendre, c'est comment y accéder pour découvrir un imaginaire collectif, un état d'esprit de la société.

## Violence et société

Vivre en société, c'est échapper à la violence. Pour ce qui est de la société algérienne, les questions qu'on est en droit de se poser sont les suivantes : pourquoi, cinquante ans après l'indépendance, la vie sociale est devenue plus brutale et corrompue avec essentiellement deux modes d'expression, la force et la fraude qui se sont érigées comme principal mode d'interactions sociales, au sein des différentes institutions ? Pourquoi, cinquante ans après l'indépendance, la société algérienne avec sa générosité, son nationalisme et son patriotisme légendaires, n'est pas parvenue à fonder une «communauté de valeurs», une «vie commune vraie et durable», selon l'expression de F. Tönnies qui favorise la réalisation et l'insertion de l'individu autour d'un projet moral commun ? Pourquoi les deux grandes institutions de socialisation, que sont la famille et l'école et dans lesquelles se trouve impliqué en premier lieu l'enfant, n'arrivent-elles toujours pas à jouer un rôle majeur dans ce que l'on appelle communément le processus d'adoucissement des mœurs : réfréner les impulsions agressives, endiguer les incivilités et pacifier les comportements ? Pourquoi l'école est devenue un «corps momifié» qui ne dispense plus certaines activités (sport, musique, théâtre, etc.), susceptibles de promouvoir l'apprentissage des règles du «vivre ensemble» et d'initier, ainsi, les enfants à intégrer des autocontrôles dans leurs relations avec autrui, dès le jeune âge ? Pourquoi, enfin, la famille, dont le travail de l'éducation constitue sa vocation profonde, n'arrive-t-elle plus à inculquer des normes de sensibilité à l'égard de la violence, dès la prime enfance ? C'est à toutes ces questions, à cette déresponsabilisation, à cette démission collective, à cette défaillance des élites traditionnelles, à cette suffisance tapageuse de certains responsables politiques, qu'il faut répondre ; si l'on veut comprendre l'absurdité des déchaînements de la violence sociale au sein de la société algérienne et cerner, ainsi, les mécanismes impliqués dans son activation et son expression.

## Violence et institutions sociales

Nous savons, aujourd'hui, que la violence peut être véhiculée par des dispositifs institutionnels, des conceptions politiques ou des fonctionnements sociaux. Dans cette perspective, il règne en Algérie une violence irrationnelle liée, en grande partie, à la «rigidité» des institutions qui ont perdu

de leur densité morale. Leur fonctionnement, coupé de toutes les coutumes et règles morales traditionnelles, a grandement participé à créer, chez le citoyen, le sentiment d'être non respecté, dévalorisé, atteint dans sa dignité humaine. De la sorte, elles ont contribué à le rendre, dans ses rapports inter-individuels quotidiens : irritable, agressif, voire violent. Toute opération qu'il effectue se transforme en un combat de boxe. Un auteur, comme K. Lorenz, considère cette violence quotidienne, sourde et aveugle, comme un instinct d'agression enraciné en l'homme ; pour lutter contre tout ce qui est mépris et humiliation. C'est un éternel instinct de combat, une sorte de catharsis de la frustration, qui a des fonctions positives dans l'adaptation et l'évolution de l'espèce et qui tend, d'après Lorenz, à structurer les relations sociales en les faisant évoluer vers l'échange, la communication et la production de l'organisation sociale. C'est un «instinct de vie» (pour parler comme les psychanalystes), qui organise les relations des vivants à travers leurs conflits et leurs affrontements. Cette forme de violence vise à être fondatrice et génératrice de nouveauté, et serait donc bonne à quelque chose. Directe, expressive et affirmative, elle nous aide à comprendre ; que la lutte sociale est une force structurante, dans le développement moral de la société. C'est, donc, à une violence fondatrice à laquelle on assiste, et qui nous donne l'image d'une communauté telle qu'elle évolue et non telle qu'elle est rêvée en termes hystériques, par certains responsables politiques. En ce sens, elle mérite qu'on saisisse sa signification profonde, dans un contexte socioculturel particulier. De tout ce qui précède, on ne peut que constater, que la violence sociale, en Algérie, reste liée à une multiplicité de facteurs individuels, relationnels, culturels, économiques, politiques, etc., en relation les uns avec les autres et où tout reste à faire : réformer l'«école», bâtir la famille», retisser le «lien social», restaurer la «solidarité», resserrer la «cohésion sociale», rétablir l'isonomie» (l'égalité des citoyens devant la loi), bref «faire société».

## Violence et contexte socioculturel

Chaque pays entretient des rapports spécifiques entre l'Etat et la société civile, et il n'est pas étonnant que la structure de la violence prenne des configurations différentes, selon le type de société et les époques. En Algérie, la tentation est grande de répondre par un souci sécuritaire démesuré au nom d'un paradigme de dissuasion générale préventive et, peut-être, d'offrir des réponses inadéquates là où des modes de régulation socioculturels et symboliques seraient peut-être plus efficaces. Pour ne citer que deux exemples : on ne peut pas lutter contre la violence dans les stades, en augmentant simplement le nombre d'articles coercitifs contenus dans une loi, comme on ne peut pas lutter contre la violence sexuelle d'une population délinquante, en surveillant ses coïts à

## Par Belkacem Lalaoui

l'aide de courbes statistiques. En Amérique, deux auteurs (N. Jacobson et J. Gottman) ont tenté de classer les hommes violents selon deux catégories, qu'ils ont nommées «Pitt Bulls» et «Cobras». Dans cette classification, le piège est d'utiliser de simples jugements stéréotypés, à l'aide de simples préjugés cognitifs, pour appréhender la complexité du phénomène violence sociale et d'essayer de vampiriser les individus engagés dans de simples comportements antisociaux. En Algérie, nous sommes sur le point de «fabriquer» ces hommes violents, de les étiqueter et de les vampiriser. C'est ainsi que l'on apprend, que dans certains quartiers défavorisés, des groupes de jeunes, soulevés par des passions intenses et obscures, ne se supportent plus et ne veulent plus vivre ensemble. Ils vont même jusqu'à s'organiser en groupes d'autodéfense, pour guetter l'ennemi d'en face. Les raisons de ce repli sur soi est profond, il reflète tout simplement la peur de l'autre. En certaines circonstances (durant la fête de l'Aïd El-Adha), il arrive aussi à ces mêmes groupes de jeunes d'organiser des combats de moutons, qui ressemblent, par leur férocité, aux combats de coqs des balinais. Dans ces combats de moutons, les jeunes s'entraînent, avec une apparente spontanéité, à vivre une réflexion sur leur violence à eux, «sur ce dont elle a l'air, sur ses procédés, sur sa force, sur la fascination qu'elle exerce» (Clifford C. Geertz). Le combat de moutons est une mise en scène pour exprimer une certaine violence destinée à être vue et regardée.

## Violence et crise de sens née d'un vide social

Ainsi, on observe que dans une société où les solidarités sont à l'abandon et où les structures éducatives sont défaillantes, nos jeunes, privés à la fois de repères sociaux et d'image valorisante d'eux-mêmes ; élevés dans un état permanent de rivalité et d'hostilité, ne savent plus communiquer les uns avec les autres. Seuls les combats de moutons leurs permettent, une fois l'an, de faire

des retrouvailles. Le reste du temps, ils ne sont nulle part. Seul le club de football constitue, pour eux, la référence géographique et identitaire. Aujourd'hui, pour un supporter du MCA : El-Harrach, c'est déjà l'étranger. Il ne faut donc point s'étonner que bon nombre de nos quartiers ressemblent, de plus en plus, à ceux de la Calabre, qui fonctionnent avec un code viril masculin s'exerçant avec brutalité et où «ce qui caractérise l'honneur (masculin) n'est rien d'autre que la maîtrise du pénis et du couteau. En effet, pour un homme véritable, on doit posséder la puissance sexuelle qui permet de se reproduire, donc d'assurer la postérité de son sang et de son nom, et l'on doit savoir manier le couteau, qui sert à la conservation du groupe» (Nello Zagnoli). En Algérie, le jeune des quartiers défavorisés, ayant une sexualité contrecarrée et sentant qu'il ne jouit pas d'une reconnaissance générale, doit prouver à ses proches qu'il possède encore la force (le couteau) et le courage nécessaires pour se défendre.